

## ÉTUDE ET SYNTHÈSE DE TEXTES (épreuve n° 304)

ANNÉE 2013

Épreuve conçue par ESCP Europe

Voie économique et commerciale et voie littéraire

Texte n° 1 : Condorcet (1743-1794), *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain*, Dixième époque – « Les progrès futurs de l'esprit humain » (1793-1794).

Texte n° 2 : Daniel Innerarity, *Le Futur et ses ennemis – De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique*, traduit de l'espagnol par Serge Champeau et Éric Marquer, Climats, 2008.

Texte n° 3 : Myriam Revault d'Allonnes, *La crise sans fin – Essai sur l'expérience moderne du temps*, Éditions du Seuil, 2012.

### 1 - Le corpus et sa cohérence

#### Le choix des auteurs

Il obéit à la tradition de ce concours, puisqu'il fait cohabiter une référence classique et deux textes tirés d'une actualité beaucoup plus immédiate. Quant à la thématique choisie, elle recoupe des préoccupations largement diffusées dans un corps social plus que jamais sensible à la question du contenu des lendemains.

- Confiance et optimisme de **Condorcet**, d'autant plus frappants si l'on se réfère aux circonstances dans lesquelles l'ouvrage fut écrit, qui transforment la réflexion philosophique en un morceau d'eschatologie laïque ;
- prudence d'**Innerarity** soucieux de se départir d'un certain romantisme progressiste afin de promouvoir l'avènement d'une volonté et d'une clairvoyance censées fonder une nouvelle approche, lucide et pragmatique, des temps à venir ;
- crainte diffuse, mais philosophiquement argumentée, exprimée par Myriam **Revault d'Allonnes** face à des sociétés modernes plongées dans une crise polymorphe du rapport au temps dont la gravité tient justement à leur modernité, et qui se révèlent incapables de toute projection dans le futur.

Les trois textes dessinent donc des postures bien identifiables, dont on attend que le contenu soit restitué le plus exhaustivement possible dans les copies.

#### Quelques mots sur les auteurs

*Marie Jean Antoine Nicolas de Caritat, marquis de Condorcet*, né le 17 septembre 1743 à Ribemont et mort le 29 mars 1794 à Bourg-la-Reine, est un philosophe et mathématicien français, représentant bien connu de la pensée des Lumières. Son parcours est celui d'un militant au service du progrès et des Droits de l'Homme : il milita en faveur des femmes, des juifs et des Noirs et soutint les « Insurgents » américains.

Ce partisan des Lumières vit dans la Révolution une occasion de réformer la société sur des bases rationnelles. En 1791, il est élu député de Paris à l'Assemblée législative. En 1792, il présente un vaste projet (non appliqué) de réforme du système éducatif qui prétend notamment écarter dans ce domaine la domination des politiques au profit de celle des savants. En 1792, il est élu député de l'Aisne à la Convention. Girondin, opposé à la peine de mort, Condorcet vote contre l'exécution de Louis XVI. Partisan d'une ligne modérée, il suscite une méfiance de plus en plus importante et en juillet 1793, la Convention l'accuse de

trahison et vote son arrestation. Il doit alors se cacher, et c'est pendant cette période de clandestinité qu'il rédige son *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain* qui fit l'objet d'une publication posthume, en 1795. Arrêté en 1794 alors qu'il tente de fuir Paris, Condorcet est emprisonné à Bourg-Égalité (Bourg-la-Reine), où il meurt rapidement en détention dans des circonstances que les commentateurs qualifient d'énigmatiques.

S'il n'était évidemment pas question d'exiger des candidats la connaissance de la biographie de cet auteur, sa place au sein du mouvement des Lumières doit être bien connue. La perspective de *L'esquisse* est bien résumée dans la préface à l'une des éditions classiques du texte (Librairie Philosophique Vrin, 1970, dans la collection « Bibliothèque des textes philosophiques » dirigée par Henri Gohier). Le préfacer, Yvon Belaval, écrit p. VIII que Condorcet

part [...] de la Nature dont il se libère, en se rendant de plus en plus son maître et possesseur, et il se dirige vers la cité universelle. Qui pourrait en fixer le terme ? Il est indéfini ; expansif, il n'occupait d'abord qu'une faible partie du globe et se répand avec les moyens de circulation qu'on doit principalement au commerce ; plus ou moins rapide, selon la résistance des intérêts religieux et politiques qui le freinent, le hasard des génies qui le favorisent, l'impulsion de la liberté qui l'accélère ; avec des hauts et des bas selon, ici encore, le hasard des événements ; *mais continu, par la continuité même des générations et, au total, jamais rétrograde* [ces derniers mots soulignés par nous].

Le texte proposé aux candidats trace les grands traits d'une posture qui a longtemps prévalu en Occident lorsqu'il s'agissait de penser le futur. Et si l'expression d'« avenir radieux » n'était pas totalement déconsidérée par les usages qu'en ont faits certains régimes ayant sévi au XXe siècle, on pourrait la réemployer ici pour résumer la confiance inébranlable exprimée par Condorcet en une capacité jamais démentie de l'humanité à prendre en main son destin pour construire, adossée à ses connaissances techniques et scientifiques un monde toujours meilleur, dans lequel l'avenir est comme mécaniquement voué à dépasser, dans tous les sens du terme, le passé.

C'est par rapport à cet optimisme sans partage des Lumières que les textes 2 et 3 reconsidèrent la question de notre rapport au futur au fil des mutations politiques et idéologiques des sociétés contemporaines.

**Daniel Innerarity** (né en 1959) est un philosophe espagnol, professeur à l'Université de Saragosse et chroniqueur au grand quotidien *El País*. Il est l'un des représentants les plus marquants de l'évolution d'une pensée « de gauche » obligée, depuis le dernier quart du XXe siècle, de se réinventer après le déclin de ses mythes fondateurs. Les revues et commentaires consacrés à sa pensée et à ses ouvrages sur l'Internet<sup>1</sup> le dépeignent comme partisan d'une « rénovation de la gauche inspirée par la pensée libérale ».

Le livre dont le texte proposé aux candidats était extrait a, selon l'aveu même de l'auteur, « son origine dans un cours [dispensé] à l'Université de Paris I Panthéon- Sorbonne [...] en 2007-2008 ». L'extrait choisi en résumé assez bien l'esprit, exposé par Daniel Innerarity lui-même, dans une longue introduction intitulée « Prendre le futur au sérieux ». Partant de la nécessité vitale où se trouve toute société de développer une conception du futur, le philosophe espagnol souligne l'ampleur des défis qui se dressent face à nous qui

ne sommes plus à l'époque de la modernité triomphante, qui disciplinait le futur par la recherche méthodique sur la nature, par l'innovation technologique, par la codification du droit et par les institutions organisées selon le principe bureaucratique. Les procédés de maîtrise du futur nous paraissent aujourd'hui inadaptés.

---

<sup>1</sup> Par exemple : <http://www.libgauche.fr/avenir-liberal-du-socialisme-par-daniel-innerarity/>

Il s'agit donc d'élaborer « une nouvelle théorie du temps social », à une époque où

Le temps défile devant nous sans références structurantes et [où] nous l'habitons avec un opportunisme cynique ou une humeur dépressive, en compensant notre inefficacité par une agitation superficielle, en substituant à l'espoir la vaine évocation d'un ailleurs totalement différent.

Face au cycle infernal dans lequel le manque d'ambition collective et la dépression se nourrissent réciproquement, il s'agit, comme l'indique le titre de l'ouvrage (*Le Futur et ses ennemis – De la confiscation de l'avenir à l'espérance politique*), de démasquer les ennemis du futur, c'est-à-dire aussi bien ceux qui entretiennent de fausses espérances irréalisables que ceux qui invalident par avance tout projet de maîtriser le futur afin de le rendre meilleur. Tracer ce chemin délicat suppose de redéfinir l'idée même de politique, en inventant, selon les mots employés à la fin de l'introduction, « une politique de l'optimisme et de l'espérance, à un moment où la confiance dans le caractère configurable du futur s'est affaiblie ». Nous avons besoin en effet, conclut l'introduction de l'ouvrage dont est tiré le texte, d'une politique « qui fasse du futur sa tâche fondamentale, qui soit déterminée à empêcher que l'action ne se convertisse en réaction insignifiante et que le projet ne se dégrade en idéalisme utopique ».

L'extrait choisi, on le voit, est révélateur de l'ensemble, puisqu'il y est longuement question du nouveau défi politique lancé à des sociétés modernes sommées de construire un futur radicalement neuf, au sens où il ne se borne plus à décliner des récits élaborés depuis notre présent. Le romantisme révolutionnaire est mort, les espérances des Lumières ne sont plus de saison, mais le texte, et c'est là tout l'intérêt de son insertion dans le corpus, ne verse nullement dans le pessimisme. Il s'agit plutôt de concevoir une politique du possible, en phase avec des contraintes et des mutations dont chacun mesure l'effet, et que le début de l'extrait détaille abondamment.

**Myriam Revault d'Allonnes** enfin est professeure à l'École pratique des hautes études. Elle a notamment publié *Ce que l'homme fait à l'homme – Essai sur le mal politique* (1995), *Le Pouvoir des commencements. Essai sur l'autorité* (2006), *L'Homme compassionnel* (2008) et *Pourquoi nous n'aimons pas la démocratie* (2010). Le simple énoncé de ces titres, sans même parler de la lecture intégrale des ouvrages, permet de la définir comme une observatrice éclairée de nos sociétés dont elle s'attache à analyser les évolutions.

Le livre dont le texte 3 est extrait s'intitule *La crise sans fin – Essai sur l'expérience moderne du temps*. Publié aux Éditions du Seuil à l'automne 2012, il part du constat de l'omniprésence de la « crise », qui n'est plus un aboutissement, ni un moment succédant à d'autres qui seraient perçus sur un autre mode, plus apaisé. Elle est devenue « la trame même de notre existence », tant il est vrai qu'il est courant d'entendre parler de crises touchant des domaines aussi divers que la finance, l'éducation et la culture, la famille et le couple, l'environnement, l'autorité et les valeurs en général. Comme celui de Daniel Innerarity, l'ouvrage de Myriam Revault d'Allonnes lie cet état des choses au fait que nos sociétés sont devenues des sociétés absolument modernes, au sens où elles ont abandonné l'idée que les repères inscrits dans un passé et dans une tradition pouvaient fournir une aide à la compréhension et la maîtrise du monde. Le monde est devenu incertain, les grands récits ne nous parlent plus, la croyance au progrès qui animait le *Tableau historique des progrès de l'esprit humain* n'est plus de saison. La conclusion s'impose : la « crise », la perception d'une crise hypertrophiée touchant tous les domaines, correspond à une crise de notre rapport au temps. Comme l'indiquait Myriam Revault d'Allonnes dans une interview accordée au quotidien *La Croix* le 18 octobre 2012,

le mot ne rend pas seulement compte d'une réalité objective, mais aussi d'une expérience vécue. C'est une métaphore qui dit la difficulté de l'homme contemporain à envisager son orientation vers le futur.

Nous sommes alors explicitement ramenés vers des thématiques qui structuraient déjà le texte de Condorcet (pour qui le futur était une évidence) et de Daniel Innerarity (pour qui le futur devait être repensé à la lumière des mutations induites par le règne sans partage de la modernité).

Mais alors que Daniel Innerarity puisait dans cette situation de crise des arguments en faveur d'une renaissance de la politique, entendue comme concrétisation de la volonté, Myriam Revault d'Allonnes reste dans une tonalité plus sombre, dans un registre nettement moins mobilisateur. Sans aller jusqu'à la ranger parmi les « ennemis du futur » qu'évoquait le philosophe espagnol, force est de constater que son ouvrage en général, et ce texte proposé aux candidats en particulier, vont assez loin dans l'analyse et le diagnostic, mais sont moins diserts en matière de nouveaux mots d'ordre. Les dernières lignes de la conclusion du livre résument d'ailleurs assez bien cette vision en demi-teinte :

Toute la question est de savoir si nous sommes voués à dériver comme le malheureux naufragé qui s'accroche à sa planche ou à son radeau ou bien si nous pouvons transformer notre errance sur la mer de la vie en une autre situation existentielle : celle qui consiste à accepter de naviguer dans l'incertitude et l'inachèvement, d'y construire et d'y réparer les bateaux.

## 2. Quelques pistes de lecture des trois textes

L'unité du corpus s'impose d'elle-même. Sa difficulté ne résidait pas cette année non plus dans la détermination de la perspective fédératrice, puisque les trois textes exposent bien évidemment des variations relatives à la question des postures à adopter face au futur. Ces postures, comment les caractériser ?

L'optimisme de **Condorcet** ne fait aucun doute : le futur est tracé d'avance, il s'énonce et se décrit depuis un présent sûr de ses valeurs et de ses réalisations, l'ensemble de l'humanité étant invité, voire quasi prédestiné, à rejoindre le camp des puissances éclairées qui montrent la voie du progrès et des lendemains meilleurs.

C'est de la même question que débat Daniel **Innerarity**, mais sur un mode mineur. Après l'épuisement des grands récits et des grandes mythologies dont une pensée progressiste lucide doit prendre acte, l'heure est à la mise en place d'un futur vers lequel il convient de se tourner certes avec optimisme, mais aussi avec une conscience enfin claire du projet à mener. Aucun futur grandiose n'advientra mécaniquement (la métaphore est récurrente dans l'extrait) au nom d'une nécessité historique inéluctable ; en revanche, une politique lucide, volontaire et responsable est requise pour donner forme à un avenir qui, à la différence de celui dépeint par Condorcet, ne saurait être considéré comme écrit d'avance.

Enfin, c'est toujours de posture vis-à-vis du futur qu'il est question dans le dernier des trois textes. Myriam **Revault d'Allonnes** y fait le constat de la radicale impossibilité des sociétés modernes, pourtant héritières des Lumières, à se projeter dans le futur, et la « crise » est le nom de cette impossibilité.

La difficulté, qui ne relève pas de l'identification d'une perspective commune, réside davantage dans la richesse du contenu des différents textes.

La description du monde à venir est en effet détaillée à plaisir dans le texte de **Condorcet**, qui explique aussi bien le contenu de ses visions réformatrices que les raisons pour lesquelles ces visions ont déjà le statut de quasi-certitudes.

Daniel **Innerarity**, pour sa part, nous offre dans les premiers paragraphes de son texte une évocation précise de la morosité idéologique ambiante, avant de nous exposer comment un nouvel exercice de la politique pourrait engendrer l'avènement d'un futur dont il théorise longuement la nécessaire incertitude.

Enfin Myriam **Revault d'Allonnes** oppose clairement deux modernités bien caractérisées : l'une, innocente et sûre d'elle-même, qui procéda allègrement à la mise à mort des traditions et des repères millénaires, l'autre (c'est la nôtre) doutant d'elle-même et incapable de se projeter dans l'avenir du fait même qu'elle est la continuatrice de la première. C'est dire que ces textes qui dialoguent entre eux d'une part, et qui fournissent des aperçus subtils et détaillés d'autre part, devaient être pris en charge dans les copies par des propos qui ne se limitent pas à une restitution hâtive des grandes lignes de la pensée.

On peut dès lors tenter d'ordonner cette richesse autour de quelques points récurrents.

C'est tout d'abord de **prévisibilité** qu'il est question dans ces textes qui apportent des réponses différentes à *la question de savoir si des conjectures précises sur le futur peuvent être exprimées*. Pour **Condorcet**, cela ne fait aucun doute. Le § 1 donne aux prévisions le statut de quasi-certitudes scientifiques : on peut raisonner sur le développement des facultés intellectuelles avec autant de pertinence que l'on raisonne sur les autres opérations de la nature. Condorcet affirme aussi la pertinence de la démarche qui consiste à établir des analogies entre époques différentes : si les hommes les plus sages s'y livrent depuis longtemps, pourquoi le philosophe, à condition de ne pas grossièrement surestimer le coefficient de certitude de ses spéculations, ne s'y livrerait-il pas aussi ? Daniel **Innerarity** adopte des positions plus mesurées : il pointe en effet au début de son texte une ambiance intellectuelle faite de pessimisme et de fatalisme, typique d'un monde sans repères et où domine une culture de l'urgence protestataire et un sentiment d'effacement de l'avenir. Prévoir le futur y relève plutôt de la gageure (même si ce constat initial engendre par la suite des conclusions moins désabusées que ce que l'on pouvait pressentir). Enfin Myriam **Revault d'Allonnes** fait également le constat d'un défaut de prévisibilité, du fait d'une incapacité de notre époque à se projeter dans le futur, et qui constitue le résultat paradoxal du triomphe sans partage des visions modernes du monde, qui ont institué l'ère du questionnement permanent en lieu et place de celle des certitudes établies.

Les textes tentent également de prendre position quant à **la question de la physionomie du futur, de ses caractéristiques : à quoi ressemblera-t-il ?** Pour **Condorcet**, il verra l'avènement de mesures qu'il est possible d'énoncer en toute clarté : réduction des inégalités, marche vers l'égalité entre les peuples et entre les différentes parties du monde, vouées à communier dans le culte de la raison, dans une illustration qui se veut saisissante de la capacité infinie de l'humanité à se perfectionner. **Innerarity** refuse pour sa part de développer des visions aussi précises, et s'en justifie : de telles évocations ne sont plus possibles après la fin des grands récits visionnaires, mais sans surprise, où le futur était préconstruit, et qui instrumentalisaient l'avenir au service d'un projet politique présent. Myriam **Revault d'Allonnes**, elle aussi, nous signifie l'impossibilité où se trouve toute démarche intellectuelle sérieuse, de donner au futur une configuration précise. La « crise » dont elle nous livre l'analyse peut en effet être comprise comme la conjonction d'un présent devenu illisible (il ne sait s'il doit se penser comme gros de changements futurs, ou comme les premiers moments d'une nouvelle époque marquée par la fin de la croyance en des lendemains meilleurs) et d'une incapacité à se projeter dans le futur qui engendre la double perception contradictoire d'un temps perçu à la fois comme immobile et sans cesse en mouvement.

Dès lors, et c'est le troisième point, **quel statut accorder aux spéculations sur le futur ? Quel degré de certitude leur conférer ?** Pour **Condorcet** il n'existe quasi aucune

différence entre les faits et les prédictions, l'extrait proposé expose d'ailleurs le contenu des lendemains meilleurs, qui verront l'inévitable réveil des opprimés en dépit des résistances (§ 7), ainsi que la méthode à suivre pour permettre l'avènement du progrès et des améliorations de tous ordres, au terme de processus qui se dérouleront soit dans la douceur, soit plus violemment du fait de l'intensité des résistances suscitées. Pour **Innerarity**, les spéculations n'ont aucun degré de certitude, mais c'est tant mieux : les grands récits de l'eschatologie laïque progressiste sont morts du fait même de leur prétendue précision. Au contraire, l'heure est venue de s'ouvrir à la force de l'initiative humaine, qui se traduira par la mise en place d'une autre politique, nouvellement définie. Myriam **Revault d'Allonnes**, pour sa part, ne manifeste pas la même confiance dans les capacités transformatrices de la politique, qui est devenue davantage réactive que proactive. Et c'est la raison pour laquelle son texte, comme le précédent, insiste davantage sur la dimension incertaine du futur.

Sur la base de ces analyses et en en reprenant le cours, il est possible de proposer la rédaction suivante.

### 3. Proposition de rédaction

*Les mutations de nos sociétés nous obligeront-elles à renoncer à tout espoir et à tout projet de maîtrise et d'amélioration du futur ?*

*Ce futur est-il prévisible ? Pour Condorcet, les prévisions avaient quasi force de loi scientifique, rien n'empêchant la sagesse humaine de spéculer raisonnablement. Myriam Revault d'Allonnes conteste cet optimisme caractéristique des Lumières, et dénie tout pouvoir de prévision à notre époque qui cultive des postures typiquement modernes certes, mais désormais synonymes de questionnement perpétuel plutôt que d'établissement de certitudes. Innerarity, lui, évoque le fatalisme de nos sociétés sans repères, où domine une culture de l'urgence protestataire aboutissant plutôt à une sensation d'effacement de l'avenir.*

*Peut-on doter ce futur de caractéristiques précises ? Assurément pour Condorcet, persuadé que nous assisterions un jour à l'avènement de l'égalité entre peuples et aires géographiques, et que le monde communierait dans le culte de la raison en concrétisant l'infinie perfectibilité humaine. Pour Innerarity, notre époque a plutôt scellé la disparition des grands récits visionnaires, mais prévisibles, où le futur préconstruit était instrumentalisé par un projet politique préexistant. Selon Myriam Revault d'Allonnes, aucune caractérisation du futur n'est possible dans la crise actuelle, où le temps s'appréhende simultanément comme immobile et frappé d'hystérie et où notre présent, ignorant s'il est porteur d'un avenir possible ou prélude à un monde sans perspective, est incapable de projection dans le futur.*

*Notre présent annonce-t-il alors des lendemains meilleurs, ou simplement différents ? Ils étaient meilleurs pour Condorcet, qui évoquait l'inévitable réveil des dominés bousculant les obstacles à leur émancipation. Mais Myriam Revault d'Allonnes se montre peu confiante dans les capacités d'une politique contemporaine devenue plus réactive que proactive à engendrer des configurations nouvelles. Résolument optimiste, Innerarity affirme en revanche que notre époque doit réhabiliter la volonté, l'initiative et la responsabilité : il appartient donc à une politique radicalement repensée d'oser se déployer dans un nouvel espace et sous des horizons renouvelés.*

326 mots

[NB : « Myriam Revault d'Allonnes » compte pour un seul mot]

## 4. Bilan de correction

### Normes formelles, maîtrise de la langue et reformulation

L'honnêteté apparaît d'abord comme le trait majeur des copies : elle est sensible dans la composition, généralement conforme aux normes de l'exercice, autant que dans le respect des limites imposées. Sur ce point toutefois, 10 % de copies ont excédé le nombre de mots autorisé ou n'ont pas respecté l'une des règles majeures de l'exercice. Lorsque cela a été le cas, ces copies ont été sanctionnées et, pour le décompte des mots, à hauteur d'un point par dizaine de mots manquants ou surnuméraires. Il serait souhaitable que toutes les copies mentionnent le décompte échelonné par tranche de cinquante mots, afin de rendre la vérification moins fastidieuse pour le correcteur.

Dans le domaine de la langue, les fautes d'orthographe sont inacceptables et sont traditionnellement sanctionnées<sup>2</sup>. Parmi les défauts récurrents, qui discriminent les copies à 06 et au-dessous, on commencera par la faiblesse de la langue, parfois étonnante chez des candidats ayant accompli deux années d'études supérieures : des fautes d'accord élémentaires comme celles entre l'adjectif et le nom ou entre le verbe et son sujet, des impropriétés : « désintéressement » pour « désintéret », des fautes de construction verbale : « rapprocher à », ou nominale : « entre et à l'intérieur des nations ». Quelques copies semblent émaner de candidats non francophones tant la langue est éloignée des canons attendus. Les fautes syntaxiques ou grammaticales sont elles aussi fréquentes : les candidats abusent souvent du participe présent pour économiser le détour d'une relative ou d'une conjonctive ; ils abusent également de la construction qui associe « non » à un substantif par facilité ou ignorance de l'utilisation possible des antonymes ou des préfixes. Les correcteurs constatent la multiplication fâcheuse des présentations négatives de certains substantifs : le « non-respect », la « non-obéissance », et surtout, « le non-progrès ». Les adjectifs subissent le même sort : on rencontre notamment au fil des pages des questions « non-solutionnables », des éléments « non-accessibles », des pratiques « non-créatrices », et des situations « non-stables ».

Les constructions de phrases longues et complexes suscitent une multitude d'interrogations et sont source de perplexité pour le correcteur. On trouve plusieurs sortes de fautes :

- des erreurs de constructions nuisant à la compréhension : « *Condorcet se demande sur l'état futur de l'espèce humaine* », « *L'auteur voit dans le progrès, provenant de la modernité telle qu'elle était entendue entre le XVIIème siècle et le premier XXème siècle, une condition à l'amélioration du genre humain et rendant nécessaire, à l'évolution, les crises* » ;
- des parataxes ou des coordinations surprenantes, souvent appuyées sur des personnifications originales, qui empêchent la bonne intelligence de la pensée exposée : « *Le progrès tétanisé par la crise, il n'a plus d'effet* » ; « *Cela provoque l'évanouissement de l'espérance politique, et donc en l'avenir* » ;
- des phrases totalement incompréhensibles et/ou illogiques, souvent en raison d'une multiplication des remarques, seulement additionnées, sans lien logique, qui rompent la fluidité de la synthèse : « *La nécessité d'une liberté d'une prise de conscience et d'une optimisation des facultés de chacun universelles et enfin sur la tendance globale au progrès.* ». « *Le futur est observé surprenant, mais quand on désire faire des*

---

<sup>2</sup> Beaucoup de copies témoignent d'une bonne maîtrise de l'orthographe, mais un certain nombre accumulent les fautes impardonnables, notamment sur les noms propres présents dans les textes : Condorcet, Daniel Innerarity, Myriam Revault d'Allonnes.

*excuses de passivité, le futur est irrésistible.* », « *le futur doit être en réserve, sans configuration* » ;

- le désir d'avoir recours à un lexique recherché, souvent mal maîtrisé, voire inventé, qui conduit fréquemment à une obscurité dérangeante : « *Il finit par admettre l'inévitabilité d'universalisation du modèle occidental indogène et exogène qui lui semble infaillible selon les conjonctures données par les conjectures de l'histoire (...)* »

Par ailleurs, l'exercice de la synthèse implique un travail de reformulation qui ne saurait se réduire à des transpositions automatiques ou artificielles. Il s'agit bien de rendre compte, sans la trahir, de la pensée des auteurs. Il est donc essentiel de partir d'une définition très précise des termes. Ainsi, la notion de progrès se doit d'être bien comprise, la modernité ne peut pas être confondue avec le présent, ni la conscience avec la raison.

Dans le cas contraire, le remplacement approximatif d'un mot par un autre, plus ou moins proche, risque d'aboutir à un gauchissement du sens, à des contresens, quand ce n'est pas à un résultat incompréhensible. Ainsi, les « *progrès libertaires* » ne sont pas les progrès de la liberté, « *hypothéquer l'avenir* » ne veut pas dire « émettre des hypothèses sur l'avenir », et on ne peut pas dire que D. Innerarity démontre la « *nature cognitive* » des crises ; ou encore, faire preuve d'initiative ne revient pas à adopter une « *attitude initiatique* », il y a une différence de taille entre « libérer » l'homme et le « libéraliser », et l'avènement de la modernité n'est pas « l'achèvement de la modernité ».

Ces dérivations et ces substitutions, maladroites ou fautives, peuvent même donner lieu à des barbarismes : « *l'éphéméride* » de la condition humaine par exemple.

Dans l'intention, pourtant louable, d'éviter des répétitions, plusieurs candidats emploient sans discernement des verbes introducteurs certes variés, mais peu appropriés, en raison de leur sens ou de leur construction : ainsi, le verbe « prôner » impliquant approbation et recommandation, on ne peut écrire que « *M. Revault d'Allonnes prône la crise politique* ». Le verbe « haranguer » ne peut s'employer pour rendre compte des propos de Condorcet.

À l'inverse, une bonne reformulation, concise et précise, témoigne d'une compréhension fine des textes. Il était, par exemple, pertinent d'écrire que « *Condorcet propose d'appliquer avec précaution le modèle déterministe des sciences naturelles à l'histoire* », ou que « *selon M. Revault d'Allonnes, notre incapacité à nous projeter dans le futur entrave le présent et inhibe l'action politique.* »

Lorsque les candidats s'expriment avec une relative clarté, si ce n'est une aisance agréable, et qu'ils maîtrisent le sens des trois textes, il leur reste à proposer une problématique adéquate et un plan efficace. Tous ces critères ne sont pas faciles à réunir, mais certains candidats parviennent, malgré tout, à proposer des synthèses satisfaisantes en manifestant une bonne compréhension des enjeux que les textes soulèvent.

### **Compréhension des textes et prises en compte nuancées des points de vue des auteurs**

Cette année, pour des raisons différentes et à des degrés divers, les trois textes ont posé des problèmes aux candidats. Le texte de Condorcet, qui pouvait sembler le plus accessible, a parfois été mal compris : les questions rhétoriques, très nombreuses dans l'extrait ont été interprétées par certains candidats comme des interrogations angoissées du philosophe, voire comme un indice de son pessimisme foncier (« *son discours reste plein de questions sans réponse* », note ainsi un étudiant). Ces copies ne parviennent pas à dégager de thèse claire du texte, et il leur manque ainsi un point de départ pour la lecture des deux autres passages. Enfin, cet extrait a posé à quelques candidats des problèmes de contextualisation :

certaines situent Condorcet au XIXe siècle, d'autres évoquent à son sujet l'influence de Hegel, certains enfin le relient à l'émergence du totalitarisme.

Les deux autres textes ont été trop souvent rapprochés, voire confondus par les candidats. L'idée d'un futur ouvert, engageant notre volonté et notre responsabilité chez Innerarity, n'a pas été bien comprise. Quant au dernier texte, beaucoup de candidats n'ont pas compris que Myriam Revault d'Allonnes envisageait deux modernités successives, la seconde étant plongée dans une crise sans fin, un doute perpétuel...

Les meilleures copies se distinguent par la prise en compte attentive des idées particulières qui caractérisent chaque auteur :

- les précisions sur la nature des progrès envisagés par Condorcet. Par exemple : « *Pour Condorcet, le progrès se réalisera pacifiquement ou violemment selon les nations et suivant trois modalités: progrès techniques, progrès moraux ou perfectionnement intellectuel* » ;
- les idées de Daniel Innerarity sur l'initiative individuelle: « *Myriam Revault d'Allonnes et Daniel Innerarity constatent qu'un certain fatalisme a supplanté l'optimisme des Lumières. Ils accusent l'absence de projet clairement défini ainsi que la crise moderne, facteur anxigène. Toutefois, Daniel Innerarity nuance et affirme que le progrès doit être redéfini et considéré comme un facteur de prise d'initiatives* » ;
- l'analyse par de l'évolution de la modernité. Il y avait là une réelle difficulté ; certains candidats ont négligé le détail de l'argumentation. Les meilleures copies rendent compte de l'analyse ; par exemple : « *Myriam Revault d'Allonnes observe une rupture de l'époque contemporaine avec la modernité. Emblématique, le statut des crises : autrefois remises en questions ponctuelles et salvatrices, aujourd'hui état chronique, source d'inquiétude face à l'avenir* »

### **La mise en perspective historique**

La mise en perspective historique était l'une des attentes majeures de la synthèse du fait de l'écart temporel, de l'évolution majeure de la société, mais aussi parce que l'état d'esprit d'un Condorcet, représentatif des Lumières, était évoqué par les deux autres auteurs comme caractéristique d'une ère révolue. Innerarity y réfère à travers des termes comme « *grands récits progressistes des Lumières* », « *grands visionnaires* », « *vieux schéma progressiste* », « *la croyance en un sens de l'histoire* » ; Revault d'Allonnes également à travers la « *modernité triomphante* », l'« *histoire envisagée comme un processus téléologiquement orienté* ».

Les meilleures copies ont veillé à bien distinguer les auteurs dans le temps. Par exemple : « *Si Condorcet, homme des Lumières, tente brillamment l'esquisse des générations futures, porté par l'espoir de voir les inégalités se réduire et l'homme se perfectionner, Daniel Innerarity et Myriam Revault d'Allonnes pointent la perte de contrôle actuelle face à un futur plus aléatoire dans lequel l'homme échoue à se projeter* ».

Ces bonnes copies ont également veillé à articuler leurs pensées respectives. Par exemple : « *D'après Myriam Revault d'Allonnes, la crise actuelle de la modernité, la fin des grandes espérances nous enferment dans l'incertitude d'une histoire sans horizon. Incertitude que n'envisageait pas Condorcet en observant la propagation de l'idéal des Lumières et la marche inéluctable des progrès de la civilisation dans tous les peuples et parmi toutes les classes sociales* ».

## La faiblesse des questions

Le jury a été frappé cette année par la faiblesse des questions. La relative abstraction du sujet, qui constitue aussi l'un de ses intérêts, peut expliquer cette faille dans le questionnement ; mais sa formulation prouve que les candidats, la plupart du temps, se sont acquittés de ce questionnement comme s'il s'agissait d'une formalité. Il apparaît donc nécessaire de rappeler que la qualité des questions conditionne la réussite de l'exercice : la question initiale, en posant la problématique, atteste la compréhension du corpus et son degré de pertinence ; les questions posées au début de chaque axe mettent en lumière, quant à elles, l'efficacité logique de la démonstration. Il est donc impératif de porter l'effort, lors de la composition, sur la justesse et la netteté de ce questionnement.

La question problématique souffre trop souvent d'approximation. Des copies présentent ainsi des formules vagues – « *Comment préparer l'avenir ?* » –, doubles – « *Est-ce possible d'influencer le futur et quels sont ses facteurs déterminants ?* » –, fermées – « *La modernité est-elle promesse de renouveau ou condamnation au déclin ?* ». Par ailleurs, les questions introduites par « comment » ou « en quoi » appellent rarement un développement dialectique ou analytique, mais plus souvent un exposé explicatif et non démonstratif ; ainsi, une question initiale telle que : « *En quoi le désenchantement de la société face à son avenir reflète-t-il un désaveu de la politique ?* », n'en est pas une puisqu'elle inclut dans sa formulation la réponse que l'on attendrait en fin de synthèse. L'énigme, par ailleurs, est rarement porteuse d'une réflexion juste : « *La fin de l'humanité correspond-elle à nos attentes ?* » ; l'esthétique du choc est périlleuse : « *Où va-t-on ?* »... L'exercice appelle au contraire la fermeté d'un questionnement qui organise le dialogue entre les principales notions mises en jeu dans le corpus : « *L'idée de progrès est-elle possible au sein du monde moderne ?* », tout en préservant une lisibilité de la question – une formulation telle que « *La place du progrès dans le futur évolue-t-elle ?* » n'est pas sans plonger le jury dans une relative perplexité.

Le questionnement interne au développement requiert la même attention. Sans revenir sur les maladresses déjà notées à propos de la problématique, le jury observe par ailleurs une disjonction fréquente entre les trois questions démonstratives : la synthèse donne alors l'impression d'une construction à tiroirs, alors que l'enchaînement doit prévaloir pour garantir l'efficacité logique du développement. Cette exigence n'exclut pas cependant la fluidité dans le passage d'un axe à la question suivante. L'on se défiera ainsi des pronoms de rappel, qui se rapportent à un terme de la question précédente, et non à la phrase précédente. Nombre de copies ont ainsi été fragilisées par un enchaînement tel que : « *Comment envisager le futur ?* » (question qui définit la problématique générale de la synthèse), « *Peut-on le prévoir ?* », « *Suscite-t-il des espoirs ?* » – l'usage systématique de l'anaphorique entrave une lecture fluide de l'ensemble ; fort heureusement, l'analyse était par ailleurs valide, mais cette copie n'a pas obtenu la note excellente à laquelle elle aurait pu prétendre si elle avait témoigné d'une plus grande attention à son architecture générale. En outre, il est impératif de ne pas se réfugier dans une construction mécanique (constat, causes, conséquences) ou une formulation « par renversement » ou jeu de mots – « *Pourquoi la crise ?* » (premier axe), « *La crise pour quoi ?* » – : ce fonctionnement exhibe une incompréhension du corpus.

Rappelons enfin l'inutilité de la formulation rhétorique. La synthèse relève de l'analyse et de la réflexion, et non de l'oraison à finalité politique. Sont ainsi non constructives des formulations du type : « *Privilégier le présent ou le futur, n'est-ce pas priver l'homme d'espoir et le condamner à l'inaction ?* ». De même, la prescription est rarement féconde : le but de l'analyse n'est pas d'échafauder une « recette » pour un avenir meilleur – une copie demande : « *Quelles attitudes faut-il adopter pour un avenir meilleur ?* », et construit ainsi une lecture oblique du corpus.

Redisons aux candidats la validité d'un questionnement simple, efficace, tel que celui-ci, posé par une excellente copie : « *L'évolution des sociétés est-elle strictement déterminée ?* », « *Peut-on anticiper l'évolution de l'Histoire ?* », « *Comment réagir face aux incertitudes de l'avenir ?* », « *Quels espoirs restent-ils aux sociétés ?* »; si la dernière question était plus malhabile, la formulation de l'ensemble et son enchaînement manifestent une lecture saine du corpus et une direction assurée de la synthèse ; ou encore ce plan original : « *I- Existe-t-il une norme pour penser le progrès ? II- Quel futur peut-on anticiper ? III- Comment aller vers le futur ?* »

**Rappelons, pour mémoire et pour conclure, les quelques principes fondateurs de cette épreuve.**

L'épreuve de synthèse est une épreuve de culture générale, ce qui suppose que les candidats mobilisent leurs connaissances et leur culture (même s'ils ne disposent pas de documents) pour réfléchir à des problématiques liées aux programmes des classes EC.

L'épreuve est corrigée par des professeurs particulièrement attentifs à la correction de la langue, à la clarté, à la justesse et à l'élégance de la formulation. Il importe donc de retenir qu'à côté de la bonne compréhension des textes et de la maîtrise proprement dite de l'exercice de synthèse, une part de la notation valorisera ou pénalisera l'expression (songeons particulièrement aux énoncés convenus, maladroits ou répétitifs).

L'épreuve est régie par quelques conventions précises en termes de physionomie et de composition du texte à produire ; rappelons les principes et les aménagements qui ont été consacrés par la tradition au fil des ans :

- le texte à produire commence par une question, la plus précise possible, mais aussi la plus apte à saisir l'unité du corpus ; toute autre forme d'introduction s'éloigne de l'attente des correcteurs ;
- la conclusion qui viendrait clore le travail après le point de convergence et les trois points de confrontation est déconseillée ; elle ampute d'autant la restitution des idées du corpus et se limite souvent à des banalités convenues, ce qui est normal dans un aussi petit nombre de mots ;
- les points de confrontation sont formulés sous forme de questions, ce qui correspond plus à un usage qu'à une stricte obligation ;
- le respect de la fourchette imposée (300 mots, plus ou moins 10 %) est impératif. Le non-respect de cette règle entraîne des pénalités croissantes par tranches de mots manquantes ou excédentaires ; dans le décompte des mots, les noms des auteurs comptent pour un seul mot ; de la sorte, un candidat qui écrirait, cette année, « Myriam Revault d'Allonnes » pour respecter les usages de la politesse, ne serait évidemment pas sanctionné ;
- le respect de l'orthographe est impératif ; certes, les pénalités ne frappent pas la copie dès la première faute et une « licence » d'une, deux, voire trois fautes est laissée à l'appréciation des correcteurs ; au-delà, la sanction est forte et appliquée de manière systématique.